L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT ET DE LA TROISIEME MUNICIPALITE.——NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 4 NOVEMBRE 1845.

PUBLIÉ PAR MAGNE & WEISS.

CONDITIONS DE L'ABEILLE:
ABONNEMENT.
Journal quotidien, une année d'avance $12
Journal de la campagne, deux fois par semaine, une année d'avance, 5

CHARLES A. BARRIERE,
IMPORTEUR ET MARCHAND
DE
MARCHANDISES SECHES,
Françaises, Anglaises et Américaines,
Nos 23, Rue de Chartres.
JAMES VANCE. MAXWELL LEPPER.
VANCE & LEPPER,
Importateurs et Marchands Commissionnaires,
No 31, rue Bienville,
NOUVELLE-ORLEANS
WILLIAM DAVIDSON & CO.
AGENS EN COTON,
ET NEGOCIANTS COMMISSIONNAIRES
Rue du Canal, No 81, N. Orleans.
Le canard Sturtevant & Co.
MARCHANDS-COMMISSIONNAIRES
ET EXPEDITEURS,
VENDENT EN GROS
DE L'HUILE DE BALEINE, DE SPERMACET DE LIN
Savon, Chandelles, Tuyaux, Plomb, Peinture
Glace Louis Ane. &c. &c.
No 12, rue de la Vieille Levée, Nouvelle Orleans
J. F. BERCIER FRANCISCO FI
J. F. BERCIER & Co.
Orfèvres et marchands en général, No 43 Vieille Levée
Ont toujours en main un assortiment de grosses marchandises, 30 oct
Harvey & Coolidge.
NAVIRE-COMMISSIONNAIRES,
De Commerce et Expéditeurs,
No 37, Rue Carondelet,
Ont reçu
Un cargo Buchanan, Andrew Buchanan,
Route Buchanan, John O. Agnew.
Vente à Bord: BUCHANAN & Co.
Marchands Commissionnaires,
Rue Tchoupitoulas, No. 61, Nouvelle-Orléans
EMILE JOHNS,
MARCHAND COMMISSIONNAIRE
ET NEGOCIANT DE PRODUITS DES ANTILLES.
Café, Sucre,
Thés, Cigares.
JOS. BARROW, FRANCIS D'ARRIGO, C. FOSTER
D'ARRIGO, DARLING & Co.
Négociants Commissionnaires et Expéditeurs,
Agents de la Ligne des Bateaux à vapeur de la Nle. Orléans,
Nouvelle-Orléans
ASSURANCES MUTUELLES
LA COMPAGNIE DES ASSURANCES MUTUELLES
CONTRE LE FEU, dite des Nouveaux Propriétaires,

Nouvelle-Orléans :
MARDI MATIN, 4 NOVEMBRE 1845.

CANDIDATS WHIGS:
POUR GOUVERNEUR,
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT GOUVERNEUR,
EDWARD SPARROW.

NOUVELLE CONSTITUTION.

Nous donnons les retours que nous avons pu nous procurer du vote d'hier. Nous pensons qu'il y a une majorité considérable en faveur de l'adoption dans tous les districts. La seconde municipalité qui est whig, comme chacun sait, a presque voté en masse pour l'adoption. Ce qui montre combien il est absurde de prétendre que le parti whig est opposé à la Nouvelle Constitution.

	Pour	*Contre*	*Total.*
Première Municipalité— 1er. district,	241	33	274
2e. "	57	40	97
3e. "	86	66	152
4e. "	88	55	143
5e. "	196	38	234
	668	232	900
Seconde Municipalité : 1er district,	184	12	196
2e. "	247	13	260
3e. "	251	26	277
4e. "	135	2	137
	817	53	870
Troisième Municipalité : 1er district,	43	00	000
2e. "	114	00	000
3e. "	000	11	000
	156	11	000
		Total	1770

Majorité en faveur de la Constitution. 1345 votes.

Nous n'avons pas pu nous procurer les retours du 4me district de la 3me municipalité, mais le résultat de ce district ne peut altérer notre calcul que dans une très faible proportion.

Election Congressionnelle.—Hier, a commencé dans le troisième district de la Louisiane, l'élection pour un membre du Congrès, en remplacement de feu le juge Dawson. Les candidats sont Thomas J. Cooley pour les whigs et J. Harmanson pour les locofocos. Le résultat, dans notre opinion n'est pas douteux. Le district est si fortement locofoco qu'on nous n'avons jamais eu l'espoir de voir notre candidat l'emporter. Les whigs, en cette circonstance, n'ont eu pour but que de montrer leur force et de réduire la majorité habituelle de leurs adversaires dans ce district. On doit voter trois jours. Nous ne pourrons donc avoir les retours avant la fin de la semaine.

LE JUIF ERRANT.

Voilà deux mois à peine que pour nous le *Juif Errant* est fini, et déjà, sauf les abonnés à l'édition illustrée, personne ne semble plus songer à ce livre dont parlait tout le monde, à ce livre qui excitait une attente si vive et causait de si fortes émotions. Un oubli si profond après un si puissant intérêt, un silence si complet après de si bruyantes démonstrations, c'est là un fait qui doit paraître avec surprenant aux admirateurs *quand même* de cette œuvre du siècle. Elle est au contraire assez naturelle pour ceux qui, sans se passionner, ont suivi l'œuvre et son succès.

La vogue presque prodigieuse dont le *Juif* a joui durant le long enfantement des dix volumes dont il se compose, est un des plus beaux triomphes du charlatanisme littéraire. L'auteur et le journal s'entendaient à merveille pour tenir en haleine la curiosité publique : exploitation des passions du jour, grande parade de philanthropie, babiles annonces entremêlées des intéressantes réclames, on ne négligeait rien pour donner au monde chaque fois une valeur philosophique ou humanitaire ou dramatique. Ce qui a été déployé de savoir faire par les rédacteurs dans cette longue lutte entre le public, est véritablement prodigieux. Enfin on est arrivé au bout, et il était temps, je vous assure. Le public commençait à s'impatienter; il trouvait que cette ombre du *Juif errant* depuis bien longtemps nous ses yeux. C'était pour lui comme le Voyeur dont parle M. Victor Hugo à propos de Bonaparte ; de quelque côté qu'il se tourne, il voyait partout le *Juif Errant*! Lassé d'une affiche, ouvrait-il un journal, partout éclatait ce titre cabalistique : *Le Juif Errant!* Partout se dressait la sombre silouette de ce sinistre voyageur. "Toujours lui! lui partout " C'en était trop; si bien que pour beaucoup de gens le Juif Errant était devenu un véritable cauchemar. Qu'ils sont heureux maintenant d'en être débarrassés! Ils peuvent respirer à l'aise. On en était las, c'est tout dire.

Mais malgré cette lassitude qu'il a causée, le *Juif Errant* n'était pas appelé à couvrir un rang obscur dans la littérature ? Ne renferme-t-il pas assez de belles créations romanesques, assez d'idées philosophiques et généreuses, assez de mérite de style pour se conserver parmi les œuvres importantes de ce siècle ? Nous entendons la foule des admirateurs s'écrier en chœur : " Oui ! mille fois oui ! " Malheureusement l'admiration de sa nature est un être assez aveugle ; il lui faut trop craindre que cette circonstance, il ne soit arrivé au dernier degré de décrié. La critique littéraire la plus indulgente a les plus fortes réserves à faire à propos du livre de M. Sue ; et la morale ne saurait être satisfaite que par la condamnation absolue de ce roman qui, sous le voile d'une philanthropie toute théâtrale et d'une moralité de Entaisie, arrive au matérialisme pur et présente l'apothéose du sensualisme le plus effréné. Sous ce dernier point de vue, il n'a pas trouvé à envier aux plus illustres des romans immoraux du siècle dernier.

Qu'on y veuille bien regarder de sang-froid, et l'on trouvera de soi-même les pièces à l'appui de ce jugement, qui peut paraître sévère, injuste même au premier abord.

Le style de M. Eugène Sue, même dans ses ouvrages les plus soignés, ne s'est jamais distingué, nous ne dirons point par la correction, mais par la justesse et la ferveté de l'éclat, de la couleur, de la vivacité, il en a et beaucoup ; mais à quoi servent ces qualités lorsque bientôt on tombe dans la déclamation philanthropique. Il est alors plus lourd, plus diffus, plus emphatique que le plus méchant des ses prédécesseurs. Elles disparaissent d'ailleurs dans la précipitation de composition qu'impuvent les nécessités de publication quotidienne. Aussi est-ce à peine si on ce retrouve par instans dans les derniers volumes du *Juif*. Le vulgaire et l'emphase semblent s'y disputer la place. La fatigue y perce à chaque ligne. L'exécution y devient aussi pénible et aussi incohérente que la création elle même.

Est-ce n'est pas tout dire : est l'invention que l'on doit signaler dans certains épisodes et certains caractères, et loin de se retrouver dans le plan général dont le merveilleux ne sauve point la faiblesse ; elle disparaît surtout dans ce dénouement à la course où l'auteur fait une hécatombe de tous ses personnages, à la façon des vrais mélodramaturges. C'est commode et fort simple ; mais on en conviendra que ni l'art ni l'invention n'ont rien à voir en de pareille massacres.

Pour notre part nous serions tout disposés à pardonner à M. Sue ces imperfections, toutes graves qu'elles sont, si en moins de son livre ressortait un enseignement salutaire ; si ce livre, au moment où on le ferme, laissait dans l'esprit une impression saine, dans l'âme un sentiment moral. Bien loin de là : rien n'est plus triste et plus décourageant ; les pensées qu'il fait naître, sont amères ; l'émotion qu'il vous donne, est âcre, irritante, nerveuse. Le mal sous toutes ses formes y domine d'un bout à l'autre ; il ne nous présente aucun endroit où l'âme se repose et se rafraîchisse. Les plus belles scènes elles-mêmes, celles où l'on devrait éprouver un charme sans mélange, sont gâtées par je ne sais quelle empreinte immonde. L'odieux et sale Rodin semble avoir laissé partout sa trace. Combien ce ressentiment devient plus vif encore lorsqu'on arrive à certaine chapitre où l'auteur ne craint pas d'aborder les peintures les plus libertines, en les entourant d'une auréole poétique. Ce cynisme est le plus dangereux de tous ; car c'est celui qui se fait accepter ; et M. Eugène Sue en a toujours fait un grand usage : témoin les Mystères de Paris, témoins tous ses premiers romans. Il faut que les instincts libidineux soient singulièrement développés chez lui, pour qu'il les laisse percer aussi fréquemment, et pour qu'il aille jusqu'à souiller à plaisir les dernière moments d'une héroïne dont la pensée était originairement assez belle et assez pure. M. Eugène Sue a beau faire du philanthropisme et de la moralité, il est aujourd'hui, comme dans ses premiers livres, l'apôtre de l'amour brutal, le panégyriste de l'or. Jadis sensuel, mort il l'avouait tout haut avec le cynisme de Diogène, aujourd'hui, il le laisse entrevoir comme Tartuffe. Il n'en est que plus dangereux ; car il s'introduit ainsi librement dans les familles, et une foule d'Organes qui savaient chassé Diogène, sont à genoux devant Tartuffe.

La malle a encore manqué hier.—Cette fois-ci sudédié de Columbus. Il est donc probable que le Great Western est arrivé à N. York.

La Natchitoches Chronicle, parlant de l'arrivée du général Sparrow dans ce paragen, fait observer qu'il a été accueilli avec enthousiasme par ses amis politiques et avec beaucoup de courtoisie par ceux qui sont d'une opinion contraire à la sienne.

CHRONIQUE LOCALE.

Samedi dernier un individu descendit d'un cabriolet devant le magasin de M. Minvielle, rue de Chartres, 85, entra dans le magasin, acheta une douzaine de cravattes et se fit prêter cinq piastres pour acheter quelque chose dans le voisinage, prient M. Minvielle d'avoir l'œil pendant quelques secondes sur son cabriolet qu'il laissait là en attendant son retour.

Plusieurs heures après, l'indivi lu ne revenant pas, M. Minvielle fit conduire le cabriolet en fourrière, chez Brana & Co, au coin des rues St. Louis et Bourbon, où l'on pourra le réclamer.

Dimanche dernier quelqu'un s'introduisit dans la chambre de Margaret Kowar, chez M. Trouchung, rue de l'Hôpital, força en maille et y prit 125 pièces de cinq francs. On est à la recherche du voleur.

TEXAS.

Le steamer New York, capitaine Wright, arrivé hier en rade, nous a apporté des journaux de Galveston du 1er.

Le général Houston était de retour au Texas et s'était rendu sur sa plantation.

On n'avait pas encore tous les retours du vote sur l'adoption de la Constitution ; mais il n'y avait nulle part d'opposition sérieuse.

Presque tous les journaux de l'Est soutiennent la candidature de MM. Houston et Rusk, comme sénateurs des Etats-Unis pour l'Etat de Texas—quelques uns, mais en très petit nombre, soutiennent la candidature du général Lamar.

Les élections des membres du Congrès Texien n'inspiraient presque aucun intérêt ; et cela s'explique par le fait que ce Congrès n'a guère plus qu'une existence nominale, attendu l'annexion qui en moins vera la dissolution sous quelques mois.

La goélette Alert était arrivée à Galveston le 29, venant de la Baie de Aransas et de Corpus Christi. L'armée était toujours en bonne situation moralement et physiquement. Les marchandises se vendaient toujours librement et trafiquer—Il y avait une vingtaine de bâtimens de toutes grandeurs à la passe d'Aransas—il n'entre eux n'attendaient qu'un bon vent pour faire voile pour notre port ou pour Galveston.

On pense que le major Hays et le capitaine MacCullough sont en expédition sur le Rio Grande.

Aux dernières nouvelles les deux cités rivales dans le district Rouge par les armées à vapeur—plus légères ne pouvaient plus monter, même jusqu'à Natchitoches, sans un grand danger.

Un non-résident.—Les whigs de Terrebonne avaient choisi pour leur candidat pour la Chambre, le nom E. D. Ferar, M. R. N. Wood qui s'était mis à la tête rangé sa cohorte, disant qu'il admettait nous reconnaît l'honneur de représenter pendant quelques jours à revoir, plus qu'il mettre l'élection d'un whig. Cette conduite si louable est la condamnation la plus éclatante de la conduite qui, se trouvant dans le même position, n'ont pas eu de patriotisme pour l'imiter. Que les bons citoyens ne l'oublient pas.

Extrait de la correspondance du Charleston Courier.

"On ne saurait exagérer, dans l'intérêt du Sud, l'importance de nos futures relations avec les Antilles. Il existe depuis quelque temps une tendance à placer ces îles, si productives, sous le contrôle de la Grande Bretagne et des nègres ; ce qui mettrait un événement à nos portes, entouré qui dominerait le Golfe et qui menacerait perpétuellement nos côtes et nos institutions.

" Le ministre de ces vérités M. Calhoun envoya, pendant qu'il était secrétaire d'Etat, un agent spécial aux Antilles avec mission d'obtenir exactement la vraie situation de St Domingue. Le rapport de cet agent est maintenant entre les mains de M. Buchanan.

" D'après ces renseignements qui, j'en suis convaincu en grande partie, je suis porté à soupçonner que la France et l'Angleterre sont prêtes à favoriser une émancipation universelle de ces îles et de les peupler de nègres. Cuba et St-Domingue deviendraient alors des protectorats, et les Etats-Unis de la Nouvelle Orléans seraient bientôt entourés de cette ceinture de feu.

" Tenez, mon ami, ainsi en tirant un papier de sa poche, voici la preuve.

Albert ouvrit le papier ; c'était une attestation de quatre habitans notables de Jamica, constatant que le colonel Ferrand Monsieur, colonel instructeur au service de la reine Ada-Tchoka, avait livré le château de Jamina moyennant deux mille hourses.

Les signataires étaient le gouverneur de l'île.

Albert chancela et tomba accroé sur un fauteuil.

Il n'y a pas à douter, dit-il après cette lecture, que la tête de famille y était en toute entière.

Aussi, après un moment de silence muet et douloureux, son cœur se gonfla, les larmes de son cœur s'échappèrent en pleurs.

Beauchamp, qui ne pouvait regarder avec une profonde pitié le jeune homme, voulait se retirer pour le laisser en liberté.

—Adieu, mon cher, lui dit-il, je vous quitte à mon regret, mais je vais chercher le major Jarvis, pour juger par moi-même de la vérité de ce qui vient de m'être dit. Si votre père est coupable, il faut que la justice soit faite. Mais si au contraire les renseignements que contient ce papier sont faux, ce qui est plus probable, il faut que cet infâme soit démasqué. Adieu, mon cher ami, je vais chercher le major Jarvis.

—Arrêtez, mon cher Beauchamp, vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas homme à juger par moi-même, et sans avoir vu et entendu. Je vais me rendre chez le major Jarvis, et je vous le ramènerai dans une heure ou deux.

Albert, toujours plongé dans la douleur, ne songeait pas à deux mains pour l'empêcher de sortir, mais il ne put empêcher le jeune homme de s'échapper.

—Jamais accusera-t-on mon père, se disait-il, pour vous sauver ? Albert, vous ne le croirez pas ! Il y a longtemps que je connais mon père, et je sais qu'il est incapable d'une action déshonorante. Non, non, mon père ne peut être coupable, et je ne veux pas que vous le croyiez un instant.

Albert s'élança au cou de Beauchamp.

—Ah ! noble ami ! s'écria-t-il.

—Tenez, dit Beauchamp en présentant les papiers à Albert.

Albert les saisit d'une main convulsive ; les déchira, les froissa, sembla les déchirer ; mais, tout en faisant que la moindre parcelle ne s'échappât, le vent le ramena sur son front, il alla à la bougie toujours allumée pour les cigares et en consuma jusqu'au dernier fragment.

—Cher ami, excellent ami ! murmurait Albert en se tenant les poignets.

—Que tout cela semble comme un mauvais rêve ! Il me semble que je vais me réveiller ; car ces événements sont au-dessus de mes forces. Mon père ! mon père ! Ah ! mon père ! Mon père ! Mon père !